

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

UNE TELLE MAÎTRISE, C'EST ÉPOUSTOUFLANT.

Télérama

RÊVES D'OR

LA JAULA DE ORO

UN FILM DE DIEGO QUEMADA-DIEZ



UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES 2013
PRIX UN CERTAIN TALENT

ANIMAL DE LUZ MACHETE PRODUCCIONES EN CO-PRODUCCION AVEC KINEMASCOPE FILMS CASTAFIORE FILMS GOBIERNO DEL ESTADO DE CHIAPAS INSTITUTO MEXICANO DE CINEMATOGRAFIA EFICINE PELICULA REALIZADA CON EL ESTIMULO FISCAL 226 DE LA LUISY UN FILM DE DIEGO QUEMADA-DIEZ
"RÊVES D'OR - LA JAULA DE ORO" (LA JAULA DE ORO) AVEC BRANDON LÓPEZ RODOLFO DOMÍNGUEZ KAREN MARTÍNEZ CARLOS CHAJÓN DIRECTRICE DE LA PHOTOGRAPHIE MARÍA SECCO DIRECTEUR ARTISTIQUE CARLOS JACQUES MONTAGE PALOMA LÓPEZ CARRILLO FELIPE GÓMEZ
MUSIQUE JACOB LIEBERMAN ET LEONARDO HEIBLUM SUPERVISION MUSICALE HERMINIO GUTIÉRREZ COSTUMES NOHEMI GONZÁLEZ SON RAÚL LOCATELLI EFFETS SONORES MATÍAS BARBERIS ACTING COACH FATIMA TOLEDO PRODUIT PAR INNA PAVAN LUIS SALINAS EDHER CAMPOS
ÉCRIT PAR DIEGO QUEMADA-DIEZ GIBRÁN PORTELA LUCÍA CARRERAS HISTOIRE DIEGO QUEMADA-DIEZ RÉALISÉ PAR DIEGO QUEMADA-DIEZ DISTRIBUÉ PAR PRETTY PICTURES

Avec le soutien du Conseil régional

CNC

Rêves d'or (La jaula de oro)

Mexique, Espagne, 2013, 1 h 48, format 2.35

Réalisation : Diego Quemada Díez

Scénario : Diego Quemada Díez, Gibrán Portela, Lucía Carreras

Image : María Secco

Interprétation

Juan : Brandon López

Sara : Karen Martínez Pineda

Chauk : Rodolfo Domínguez



Diego Quemada Díez pendant le tournage de Rêves d'or – Ameno Cordova.

LES RÊVES DE DIEGO QUEMADA DÍEZ

Né en Espagne en 1969 mais aujourd'hui mexicain, le réalisateur de *Rêves d'or* est nourri depuis l'enfance des récits de voyage en Amérique latine d'une mère qui l'a initié très tôt à la poésie et au cinéma. D'abord coursier, gestionnaire de production puis assistant caméra, Diego Quemada Díez collabore au travail de cinéastes importants tels que la Catalane Isabel Coixet ou le Britannique Ken Loach qu'il rencontre sur *Land and Freedom* (1995). Installé à Los Angeles, d'abord sans papiers, il participe à des tournages d'Oliver Stone, González Iñarritu ou Spike Lee tout en menant des études de cinéma et en réalisant ses propres courts métrages, parmi lesquels, en 2006, les documentaires *La Morena* et *I Want to Be a Pilot*. Ce dernier, tourné au Kenya, lui permet de décrocher une bourse de la Cinéfondation du Festival de Cannes en 2010 pour préparer un premier long métrage centré sur la vie des migrants qui cherchent à traverser le Mexique – où il réside désormais – pour gagner États-Unis.

LA VOIX DES MIGRANTS

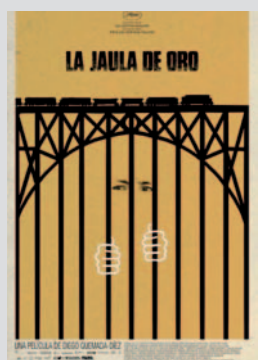
Diego Quemada Díez est le type même du réalisateur dont l'engagement, à l'écoute du monde, invite à la réflexion. Pour son film, ce sont 1200 migrants qu'il a entendus au Mexique. Il leur donne une voix grâce aux personnages de Juan, Sara, Samuel et Chauk, quatre adolescents guatémaltèques qui quittent leur vie de misère et embarquent sur un train de marchandises, *La Bestia*, à la recherche de l'Eldorado américain. Leur traversée du Mexique sera semée de périls représentés par la violence de la police, des militaires ou des gangs. Leurs rêves se briseront tour à tour mais l'un d'eux au moins gagnera en humanité. Sous l'influence de Ken Loach, le réalisateur tourne sa fiction dans l'ordre chronologique et sans artifices, s'inspirant de techniques documentaires éprouvées : lumière naturelle, caméra épaule, pellicule argentique Super 16... Enfin, il opte pour des acteurs non professionnels dont l'interprétation magistrale est récompensée par le prix « Un certain talent » au Festival de Cannes 2013.



2



3



4

DES RAILS ET DES CAGES

Élément essentiel à la promotion d'un film, l'affiche doit susciter en un coup d'œil l'intérêt du public. L'observation des différentes stratégies publicitaires mises en place par les distributeurs internationaux permettra de comparer l'affiche française (1, en couverture) à l'espagnole (2) puis aux posters mexicains (3 et 4) et britannique (5). À partir d'une description des personnages, du décor, de la composition et des couleurs, différentes hypothèses pourront être évoquées avant la projection. On observera également le décalage entre le titre français – ou anglais – et l'antithèse du titre original du film, *La jaula de oro* (« la cage dorée »), en soulignant dans chaque cas les choix graphiques qui permettent de l'illustrer. On pourra enfin se demander, après la séance, quels autres titres auraient pu convenir au film de Diego Quemada Díez.

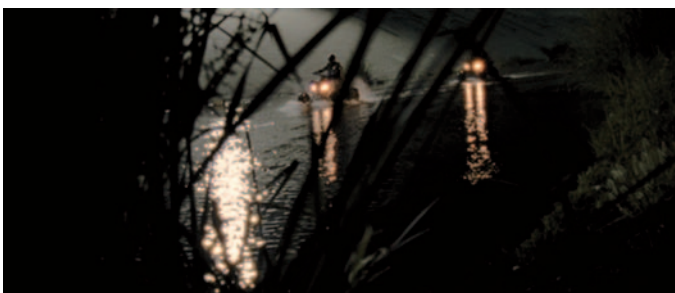
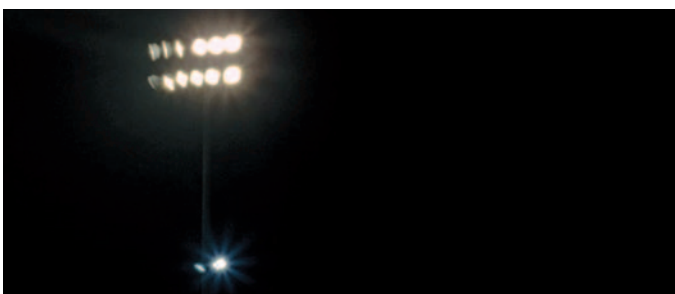
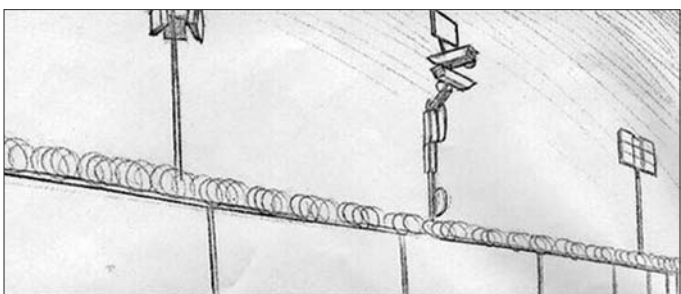


5

DU STORYBOARD AU PLAN

Si le cinéaste préfère de loin choisir ses objectifs et ses angles de prise de vues au moment et sur les lieux du tournage, Diego Quemada Díez et sa directrice de la photographie ont élaboré un « découpage technique » qui décrit les différents éléments de mise en scène tels que cadrages, éclairages et sons... Ils se sont aussi appuyés pour les séquences les plus complexes, telles que l'arrêt du train par les forces armées, le kidnapping de Sara ou la traversée de la frontière, sur un « storyboard ». Cette suite de dessins, dont chacun correspond à un plan, permet une visualisation immédiate du découpage prévu.

En observant les photogrammes du passage de la frontière et les vignettes de storyboard correspondant, on remarque la mise en relief de l'arsenal de protection des États-Unis pour lutter contre l'immigration clandestine. Les éléments qui renvoient à un univers carcéral et criminalisent les immigrés sont nombreux : mur et fils de fer, police armée (*Border Patrol*), caméra de vidéosurveillance, mirador, éclairage de nuit, voiture et quads. Face à ce dispositif, les clandestins ont peu de chance de passer à travers les mailles du filet. Si le storyboard et les photogrammes transmettent la même idée, leur comparaison révèle une différence majeure. Pourquoi le cinéaste a-t-il fait disparaître les êtres humains ? Sa volonté n'est-elle pas d'insister sur la deshumanisation des États-Unis, contrôlés froidement par des machines ? Les individus en quad font ainsi davantage penser à des robots qu'à des hommes.



Page du storyboard dessiné par María Secco.

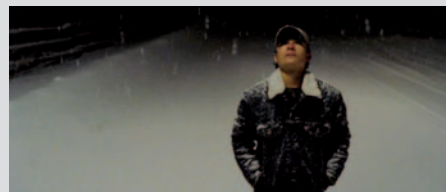
FLOCONS



1



2



3

La neige, associée à Chauk, est un motif essentiel du film. Elle apparaît lorsque l'Indien dort : en contre-plongée, des flocons virevoltent dans la nuit noire. Toujours accompagnés du son du piano, ils sont un contrepoint aux scènes réalistes de violence. Mais la neige est aussi évoquée par la parole alors qu'elle apparaît dans des décors artificiels. Chauk prononce ainsi le mot « *taiv* » (neige en tzotzil) à l'occasion de la photo, lorsqu'il essaye de partager son rêve avec Sara en parlant avec les mains (1), puis quand Juan et lui sont devant la boutique de jouets à la frontière (2). Enfin, dans la dernière séquence, Juan vit le rêve de Chauk en regardant vers le ciel comme pour partager ce moment magique avec lui (3).

CLICHÉS

À Juchitán, les quatre adolescents se font prendre en photo. Sara et Samuel posent avec un minuscule drapeau guatémaltèque devant un énorme drapeau américain sur lequel on observe l'imposante Statue de la Liberté et les buildings de Manhattan. Chauk pose devant des montagnes enneigées, habillé en costume d'Indien, comme s'il ne pouvait sortir de sa condition. Enfin Juan, juché sur un cheval en bois devant un paysage montagneux au printemps, a endossé un costume de cow-boy. Fier, il vise l'objectif avec un pistolet d'enfant comme pour montrer sa détermination.

Il est possible de se demander en quoi les costumes de Juan et Chauk sont le reflet de leur caractère et de leur relation. À quels clichés sur les États-Unis correspondent ces photographies qui symbolisent les rêves de ces adolescents ? On remarquera à ce propos que le cadrage identique des trois plans met en évidence l'artificialité du décor et renforce cette idée. Cette séquence représente le dernier moment d'insouciance des quatre adolescents ensemble. Les arrêts sur image ne veulent-ils pas figer ces ultimes instants de complicité avant que les rêves ne deviennent cauchemars ? On mettra enfin en perspective l'ordre du montage de ces plans et celui de la disparition des personnages.



CRITIQUER RÊVES D'OR

Rédiger une critique de film, c'est rendre compte de son ressenti de spectateur en s'appuyant sur des éléments filmiques précis. Voici comment des élèves de Saint-Lô et de Strasbourg ont évoqué *Rêves d'or* à l'occasion du concours critique du Prix Jean Renoir des lycéens. Après avoir souligné ce qu'ont apprécié les jeunes critiques dans le film, on repèrera les éléments sur lesquels ils ont fondé leur analyse avant de relever les scènes du film qui viennent l'illustrer. Il sera dès lors possible de se lancer dans l'écriture d'une critique personnelle.

« À travers les épreuves qu'ils traversent et subissent, ces quatre adolescents, malgré leur différences de langue et de culture, sans mots, avec les gestes et le regard, apprennent à se connaître. [...] Cet aspect du film révèle un excellent casting de très jeunes acteurs. [...] Les images magnifiques sont dues à l'œil de Diego Quemada Díez qui, par cette première œuvre, réalise une prouesse. Avec une caméra toujours en mouvement, il nous raconte une histoire criante de vérité. Dans ces paysages de « rêve », il nous raconte ce qu'il a vu au milieu de ces gens pendant trois ans. L'histoire de milliers de personnes, sur ces trains, au moment même où vous lisez cette critique. Toutes ces vies sans avenir. Ces vies de rêves et d'espoir. »

Mélissa, Clément et Valentin, 2nde, lycée Le Verrier, Saint-Lô.

« Le jeune garçon rampe au sol, au milieu des détrités de viande, déchets de l'immense usine qu'il racle, assemble, jette. Il est arrivé au bout, il a accompli ses rêves. Il se trouve aux États-Unis. Il se retrouve à nettoyer le travail d'autres immigrants dans cette usine qui pue la mort. Les néons vacillent, le dégoût m'emporte. Un dégoût mélangé à de la rage. Tous ces sacrifices, ces souffrances, ces morts pour en arriver là ? Je me rappelle le début du film. Trois jeunes, Juan, Sara et Samuel, originaires de Guatemala, pleins d'espoirs, pleins de rêves, partent pour l'Amérique, partent pour une meilleure vie. Ils rencontrent Chauk, un jeune Indien qui ne parle pas un mot d'espagnol et rivalise avec Juan pour l'amour de la jeune androgyne Sara. La suite du film m'a semblé comme un jeu, dans lequel chaque case représente une péripétie, un sacrifice. Case par case, ils doivent affronter la dureté et la violence de la vie, case par case, leur nombre diminue, comme des pions que l'on sort du jeu. »

Cécilia, 2nde, lycée Stanislas, Strasbourg.